FRANCIS JAMMES 1868–1938

Les Géorgiques chrétiennes — Chant quatrième

Ce quatrième chant s'ouvre au seuil du tombeau:
L'aïeule s'est couchée enfin sur ses fardeaux.

Pour elle qui toujours se montra diligente
La mort le fut aussi et à peine souffrante.

Dans la bière le corps sous la blancheur du lin
Disparut comme un sac de farine au pétrin.

La pauvre, ayant rempli jusques au bout son rôle,
S'en allait au début de l'année agricole.

Elle se séparait de la Terre au Printemps,
Pour affermer le Ciel, sans nuire à ses enfants.

Son bail se terminait ici-bas sans reproche
Et dans le sol funèbre on enfonça sa pioche.

Le cercueil s'engagea sur les flots souterrains,
Paré comme un vaisseau par la joie des marins.

La pascale saison élancée et vermeille
Captait dans les vergers leurs fleurs, essaims d'abeilles.

Tout disait un amour qui survit aux instants:
L'aïeule avec son Dieu mouraient au même temps.

Elle ressuscitait presque avec Lui encore:
Elle s'était toujours levée avant l'aurore.

Certes, on l'aurait vue auprès de celles-là
Qui restèrent debout en haut du Golgotha.

Il était naturel que maintenant le Verbe
Accueillît à jamais cette faucheuse d'herbe.

Le cortège quittant le champ bénit put voir
S'inscrire sous le ciel un invincible espoir.

Dans le soleil qui luit, ainsi qu'une fontaine,
La couleur se mirait comme en Dieu l'âme saine.

La giboulée avait en s'enfuyant au loin
Balayé et verni les aveuglants jardins.

Dans les prairies la herse avait détruit les mousses
Et ameubli du soc les profondes secousses ;

Les labours engraissés attendaient le maïs,
Dont le grain a copié l'intérieur du lis.

Ah ! Comment l'ombre de l'aïeule, quand on sème,
Ne viendrait-elle pas aider à ceux qu'elle aime ?

C'est ce que se disaient en leurs longs manteaux noirs
Les affligés pareils à des vagues le soir.

Et leur foi contemplait ce Soleil dont la route
Irait jusqu'à l'azur extrême de la voûte ;

Ce Soleil qui se lève à l'Orient des monts
Et nous nourrit avec le miel de ses rayons ;

Ce Soleil, qui se montre à Marie-Madeleine,
Quand à Pâques il sort de la pierre trop pleine ;

Ce Soleil qui, reparaissant à l'autre bord,
Projette sur nos cœurs les ombres de nos morts.

C'est l'époque où les cœurs et les nids s'enthousiasment,
Où le poète songe aux gracieux fantasmes:

Monticelli descend dans le parc espagnol ;
Watteau va s'embarquer au chant du rossignol ;

Verlaine, de Pierrot nous conte l'infortune ;
Musset mêle aux baisers les sanglots sous la lune ;

La statue solitaire au milieu du gazon,
Lorsque Don Juan passe, est prise d'un frisson.

Moi-même j'aurai vu descendre dans la tombe
L'aïeule qui donnait à manger aux colombes.

Mais loin du rêve vain, encore qu'enchanté,
J'ai puisé mon génie dans la réalité.

J'ai creusé, pieusement et en baissant la face,
Ces vers pour célébrer une humble vie qui passe.

Afin que s'élevât ma voix comme il fallait,
C'est moi qui à mon tour ai servi mon sujet.

Si mon sillon chantant sut t'ensevelir, mère !
C'est que je t'avais vue travailler à la terre.

Femme qui es au Ciel, voici en ce moment
La troupe revenir du dernier monument.

Mais ce n'est pas le maître et ses fils ni leurs femmes
Dont l'amical regret dilate autant ton âme.

Ce n'est point seulement que tu aies retrouvé
Tes morts enfin vivants qui te disent: ave !

La femme du marin, ta fille chérie pleure.
Son deuil est-il en Dieu joie suprême à cette heure ?

Ah ! Ce qui touche plus que son deuil ton esprit,
C'est que, sous son manteau funèbre, un germe vit.

C'est cela qui, parmi les élus et les anges,
Aïeule ! vient grossir le flot de tes louanges.

Tes membres enterrés subissent le Printemps:
Leur souche reverdit dans un futur enfant.

La mort cache un moment ce que ses ailes couvent,
Mais ce qu'on a perdu, à la fin se retrouve.

Un homme vit mourir pour la première fois,
Durant l'Hiver, les fleurs et les feuilles des bois.

Il fit entendre à Dieu une plainte profonde
Et Dieu lui dit: Remonte à la Source du Monde.

Il traversa les mers et puis les continents,
Et dans chaque pays le suivit le Printemps.

L'aïeule avait à peine abaissé les paupières
Qu'elle les relevait dans le Ciel sur la Terre.

Le poète à genoux ici prend son ciseau
Et sculpte sur ta tombe, ô grand'mère ! un tableau.

Il y veut comparer le Printemps de ta vie
A cet autre Printemps où la mort t'a saisie.

Tout élu renaîtra dans sa pleine beauté.
Je mêlerai la grâce avec la majesté.

A plus d'un demi-siècle empruntant ton modèle
J'en espère donner une image fidèle.

Je tire fermement et la plus douce à l'œil,
Une ligne ondulée ainsi qu'un chèvrefeuil.

Recourbée en dedans, on dirait que la tige
Se porte comme un bras au cœur pris de vertige.

C'est toi, ayant posé ta cruche au puits. Tu tiens
Une main sur ta gorge et ton fiancé vient.

C’est tout ; mais c’est assez pour animer le marbre:
Il suffit d’une fleur pour que survive un arbre.

L’existence affaissée un moment par la mort
Reprit comme le flot qui retrouve son bord.

De nouveau sur l’Avril ce bambin qui s’éveille
Le laboureur ouvrit les yeux et les oreilles.

Dans la précision des jeunes rameaux verts,
Un nombreux monde ailé balbutiait des airs.

Le chef de la famille avec ses fils épièrent
Si les gelées feraient bientôt trêve à la terre.

Afin de les prévoir ils consultaient le ciel,
Le cône de la taupe et les mouches à miel.

Rassurés ils voyaient au fond des nuits moins fraîches
Orion qui disparaissait comme une flèche ;

Orion qui, depuis Novembre jusqu’à Mai,
Saccage les labours encor qu’ils aient germé ;

Orion le chasseur qui fit pâlir Diane,
Vierge élancée et souple ainsi qu’une liane:

Tant il est vrai qu’avant que le Ciel fût chrétien,
Une déesse même ardait d’amour humain.

Çà et là éclataient, vues à travers les branches,
Des villas au soleil telles des roses blanches.

Des lilas élevaient leurs grêles pavillons
Sur les femmes des fils du maître de maison.

Dans la tonnelle sur des bancs elles cousaient.
Un canari chantait sitôt qu’elles causaient.

L’une attendait bientôt qu’un enfant lui naquît ;
Et ainsi que l’oiseau elle tissait un nid.

Un jour elle resta joyeuse dans sa chambre
Et tressa ses cheveux, ombrages de ses membres.

Lorsque le vol de l’Angélus frappa l’azur
Le bel arbre laissa le quitter son fruit mûr.

La maison s’exalta, puis fit presque silence.
Le soleil, sur le toit, continua sa danse.

On n’entendit plus rien dans le gynécée blanc
Que le soupir léger d’un bonheur accablant.

Un fils dans le berceau reposait. L’aile aiguë
De son ange s’ouvrait Et la vie continue.

Et durant trois matins une procession
Passe et bénit les champs, c’est les Rogations.

Les Filles de Marie pareilles à des palmes
Chantent les litanies des saints, d’une voix calme.

L’enfant est baptisé pendant ces jours en fleurs ;
Le rouleau suit les bœufs du marin-laboureur.

Celui-ci, à l’avant, tient l’aiguillade souple,
Fier de ces animaux dont il choisit le couple:

Que chacun soit musclé, d’un poil couleur froment,
L’échine bien conduite horizontalement !

Que ses cornes en lyre à la courroie se lient !
Plus est large son front, mieux le joug s’y appuie.

Si le front trop étroit sous ce joug se blessait,
Interpose un paillon tordu en bourrelet.

Que ses filets saillants au boucher puissent plaire !
Que son fanon sans suc soit réduit au contraire !

Et que sur ses sabots, ni trop mous ni trop durs,
Il repose d'aplomb sa masse comme un mur !

Tandis qu'il préparait ce sol aux betteraves,
Le marin-laboureur releva son front grave.

Il regardait au loin un nuage s'enfuir,
Où la foudre semblait vaguement retentir.

Ce n'était qu'un troupeau dont murmuraient les cloches
Plus vaporeux d'autant qu'il se faisait moins proche.

Le pâtre repartait qui, depuis la Toussaint,
Pacagea ses brebis qui fumaient le terrain.

Il gagnait lentement, dégagés de la brume,
Ces océans massifs où les neiges écument.

Le mont faisait un geste aux pasteurs dispersés,
Et, le cœur plein d'amour, chacun obéissait.

C'était la lente, l'harmonieuse escalade
Qui mêle les sifflets aux tambours des cascades.

Le marin-laboureur comprenait le frisson
De ce berger pour qui grandissait l'horizon.

Je vous salue, bergers de ma contrée natale !
Près d'Argelès, Tournay où l'Arros clair dévale !

Bigorre devant qui s'abaissent tous les fronts:
Lourdes, rocher sacré par un honneur sans nom !

O Lourdes ! C'est vers toi que, sur son fils penchée,
Envoyait sa ferveur la nouvelle accouchée.

Par cet azur où s'entr'ouvraient les contrevents
Son Te Deum gagnait le pays des torrents.

Le sept Janvier, l'an mil huit cent quarante-quatre,
Bernadette éclaira le plus obscur des âtres.

Elle naquit des Soubirous, dans un moulin
Qui ne suffisait pas à leur donner le pain.

Timide, souffreteuse, intelligente et sage,
Dès huit ans elle alla veiller aux pâturages.

Grotte de Massabielle ! A jamais des troupeaux,
Mais des troupeaux humains, remplacent ses agneaux.

Au lieu où, aujourd'hui, brûlent cent mille cierges,
Un pan du Ciel s'ouvrit ; cette enfant vit la Vierge.

Ce qu'ici-bas refuse Dieu aux tout-puissants,
Il en a ébloui ce cœur de quatorze ans.

L'églantier s'embrasa sous les pieds qu'on honore.
Bernadette pâlit, les yeux vers cette Aurore.

C'est depuis lors qu'avec des sanglots dans la voix,
Toutes les nations tombent les bras en croix ;

Que le gémissement de la souffrance humaine
A remplacé le cri des brebis qu'on promène ;

Que la mère à la Mère offre son fils mourant ;
Que la lèpre guérit dans le flot transparent ;

Que la douleur intime, au fond de nous cachée,
Se fond dans le parfum pieux de la vallée ;

Que l'artiste, échappant à un dernier écueil,
Devant un art naïf dépose son orgueil.

Là j'ai vu dans la nuit solennelle et superbe
Un peuple qui campait et qui dormait sur l'herbe.

J'ai vu dans cette nuit un évêque à l'Autel
Officier sous les feux que charriait le ciel.

J'ai vu ce peuple se lever comme un seul homme,
La bouche vers ce Dieu où la mort se consomme.

C'était vous, Bernadette, ô pauvresse à genoux !
Qui, morte, à votre tour, vous révéliez à nous.

Donc une jeune femme après sa délivrance
Remercie fervemment l'Arche de l'alliance

Tantôt son hymne ailée se mire dans les eaux
Et tantôt réfléchit de solides tableaux.

Elle effleure les bois dont les feuilles se foncent
Et vers Lourdes toujours de plus en plus s'enfonce.

Elle longe au-dessus du bourg de Castétis
Le Clamondé tout plein d'yeux de myosotis.

Elle suit maintenant le gave de Lendresse,
Tout imprégné d'azur et que ses bords caressent.

Voici dans la saulaie le clocher d'Abidos ;
Là, les vergers primés de Monein et d'Abos.

Voici, et ses villas, la plaine de Billère,
Leurs jardins, leurs ronds-points constellés de fleurs chères

Voici les maraîchers des environs de Pau:
Les bassins, l'arrosoir, les touffes d'artichauts.

Copiant le mois de Mai dans leur toilette habile
Voici les promeneurs de l'exotique ville.

L’hymne l’a traversée. Sur les bords du Lagoin,
Elle loue l’épaisseur éclatante des foins.

Elle voit çà et là des gens courbés qui sèment
Le maïs célébré l’Automne au chant deuxième.

On les dirait ainsi en méditation,
Confiant leurs chapelets à ces futurs sillons.

Mais elle n’oublie point parmi tant de merveilles
Qu’elle prie pour la mère et l’enfant qui sommeille.

La Vierge dont fleurit la souche d’Abraham
Commence d’apparaître au pont de Bétharram.

Cette Vierge en son cœur recueille la louange
De l’heureuse accouchée et la confie aux anges.

Lourdes alors surgit toute pleine de foi,
Bâtie du marbre pur des Tables de la Loi.

Mois de Marie, qui n’es qu’un suave rosaire
Qui s’effeuille, qui brille et parfume la terre…

Tu passes, et le foin imite dans le pré
Le miroir d’un beau lac de chênes encadré.

Maître, fils, serviteurs goûtent sous les feuillages.
Les grillons crient ; on voit se former un orage.

Le ciel plein d’une eau grise a cette opacité
De perles qu’on verrait du sein des mers monter.

L’éclair arborisé, de vif-argent, s’attarde
Sur ce mur de vapeur solide qu’il lézarde.

Il s’éteint. On entend à la suite éclater
La foudre, comme au feu un tronc de châtaignier.

Et un roulement long suit et qui diminue,
Comme celui d'un char qui se perd dans la nue.

Les tiges de la pluie semblent s'enraciner
Dans le sol, qu'elles font, d'un son mat, résonner.

Les échos à nouveau reprennent le tonnerre ;
Puis des grêlons la fusillade s'exaspère.

Sur la face du maître on peut lire l'effroi.
Il fait, et tous les siens, le signe de la Croix.

Alors la main de Dieu s'étend dessus la plaine ;
L'azur qui reparaît en dessine les veines.

Ce n'était qu'une alerte et le mal n'est pas grand.
Qui est-ce qui dira ce qu'on peut en priant ?

Il suffit d'un seul geste et il sauve le Monde,
Et le feu se retire et se retire l'onde.

Il ne demeure plus, comme en l'Ascension,
Qu'un nuage vers qui se relèvent les fronts.

C'est ainsi que, dans ce pieux anniversaire,
Le chef et ses enfants voient partir le tonnerre.

Ils reviennent chez eux bénissant le Seigneur
En attendant Ton jour, Esprit consolateur !

La semaine suivante, une flamme plus haute
Que l'éclair les saisit, et c'est la Pentecôte.

J'ai vu à ce moment la terre s'embraser
Comme un cœur que l'amour de sa lance a visé.

Le regard à jamais ébloui, je recule
Devant l'incendie d'or qui prend aux renoncules.

Dans le coquelicot, cette goutte de sang,
Voici la langue apostolique qui descend.

Une braise d'azur dans le bluet réside,
Tombée de l'encensoir d'un séraphin splendide.

Plus somptueux que le manteau de Salomon,
Le foin fleuri faisait chatoyer sa toison.

Et je ne savais plus si au milieu le maître
N'était pas à l'Autel et s'il n'était pas prêtre.

L'épouse avec ses fils semblaient prendre conseil
De son intelligence âgée, mais en éveil.

Le marin et sa femme avaient le don de force.
Ils fanaient, le labeur modelant leurs beaux torses.

L'oiseleur de l'Automne à la récolte aidait
Et sa science encore ici s'utilisait:

Il protégeait les nids des dangers du fauchage ;
Il faut chasser dans un seul temps, dirait le sage.

Probe comme qui aime Dieu et qui le craint,
Le tonnelier ferait le partage du foin.

Son cœur, qui fut toujours une égale balance,
Plein de piété au Ciel saurait trouver créance.

Ainsi cette tribu que ce champ circonscrit
Illustre en sept couleurs les sept dons de l'Esprit:

Crainte de Dieu, Piété, Force, Conseil, Science,
Et la Sagesse, sœur de notre Intelligence.

La fenaison tramait un poème doré
De lui-même chantant sous l'acier acéré.

C’était aux jours de feu quand les soirées sont pleines ;
On eût dit que fusaient plus fraîches les fontaines.

Sous le platane obscur, les porteuses de seaux
Mêlaient leur caquetage aux paroles de l’eau.

O vierges ! dont l’allure est souple et décidée,
Que belle est la beauté qui n’en a pas idée !

Cette noble hardiesse à jamais cessera
Quand l’esprit des cités vous la révélera.

Laissez-moi regarder avant que l’on l’abaisse
Ce geste qu’agrandit la cruche que l’on dresse.

Laissez-moi écouter vos alertes babils
Quand la source tend son miroir à vos Avrils !

Le maître de la ferme avait trouvé la veille
Son père évanoui à l’ombre d’une treille.

Quand le vieillard sentit battre à nouveau son cœur
Il demanda qu’on fît venir les serviteurs.

Ils se tinrent ainsi qu’on se tient sous les armes
Devant la couche sainte, et ravalant leurs larmes.

Il leur serra la main et leur dit: j’ai fini,
Alors que recommence à gazouiller le nid ;

Priez, mais seulement afin que je demeure
Jusqu’à la Fête-Dieu qui vient, et que je meure.

Ils furent exaucés et, de son lit, l’aïeul
Vit la procession poindre sous les tilleuls.

Le cœur tendu au Christ comme pour un échange
Il se sentait partir ivre du Pain des anges.

Il savait que ne peut mentir la Vérité
Et qu'il n'est pas d'ami meilleur que la Bonté.

Quand un père nous dit de croire en sa parole
Et quand il meurt pour nous le doute est chose folle.

La Parole sacrée soudain avait pris Corps
Et vivait au milieu de cet ostensoir d'or.

Le beau déroulement se faisait avec calme.
La fanfare inondait de lumière les palmes.

Seigneur, Tu nous touchais du doigt le cœur ! Seigneur,
Tu nous touchais du doigt le cœur de tout Ton cœur !

Le coteau que gonflait l'ombre des jeunes pousses
Semblait être un Autel fait de paquets de mousse.

C'était une fraîcheur montant d'un arrosoir ;
Un enfant trébuchait au poids de l'encensoir.

Un papillon flotta, fils de la canicule,
A mes pieds sur les fleurs gonflées des campanules.

J'admirai l'équilibre ineffable de Dieu
Dans ces ailes liées au système des cieux ;

Dans ces ailes, les sœurs de nos nuits constellées
Ou des journées d'azur de cerises criblées.

Qui donc a mesuré le vol de l'univers,
Celui de cet insecte et celui de mes vers ?

Ce papillon venait prendre part à la fête
Et sa couleur chantait la joie comme un prophète.

Une brise presque insensible le poussait
Dans la procession aux gracieux lacets.

Des bannières penchaient à l'avant du cortège
Sur les voiles creusés, tels des flocons de neige.

On voyait osciller, quelque enfant la portait,
Une Croix comme un mât par la mer rejeté.

Sainte Anne qu'ont courbée les tâches les plus basses
Suivait, l'extase au front, toute pleine de grâce.

Enfin et dans la marche sèche du tambour
S'avançait sous le dais le Maître de l'Amour.

Et l'aïeul fut au Ciel lorsque l'Eucharistie
S'éleva en tremblant au-dessus de la vie.